

Le rôle central du père dans le sevrage
Compte rendu de l'exposé « Parlons Sevrage » de Jean-Pierre Winter
« L'Art de Nourrir les Bébés »
6ème Colloque de l'Association « La cause des bébés »
5 et 6 Février 2005

par Christy Shields-Argelès

Ce colloque a réuni des spécialistes en sciences sociales, sciences de la vie et médecine : en un après-midi, on est passé d'une discussion sur les fantasmes du nourrisson au rôle de la nutrition dans la prédisposition génétique en passant par l'odeur du lait maternel ou les cicatrices d'une carence affective... Parmi ces contributions, toutes intéressantes, une intervention en particulier a capté mon attention d'anthropologue : « *Parlons sevrage* », du psychanalyste Jean-Pierre Winter. Je vais tenter, dans un premier temps, de résumer les thèses principales de cet exposé, et, dans un deuxième temps, d'y réagir en tant qu'anthropologue.

Si on doit souligner les grands points, je dirais qu'il y en a quatre :

Le premier point renvoie à une citation de F. Dolto : « *Le sujet est symbolique de son désir et le désir devient symbolique du sujet dans la société après la castration. Toute castration est humanisante à condition qu'elle soit naturelle ou qu'elle soit donnée par un adulte.* » (F. Dolto et al., La Vague de L'Océan : Séminaire sur les pulsions de mort, 1970-1971, Gallimard, 2003). Le sevrage, selon Winter, pourrait être entendu comme la première de ces castrations humanisantes (ou symbolisantes, pour lui ces deux mots sont synonymes), comme un processus essentiel qui « humanise » le sujet.

Deuxième point : La question du sevrage confère au père une place centrale, même si aujourd'hui cette place est largement oubliée. Pour illustrer cela et pour suggérer qu'on est aujourd'hui dans une voie régressive par rapport à la façon dont, depuis l'antiquité, on a pensé le sevrage, Winter s'appuie sur des exemples tirés de deux textes sacrés, lesquels donnent une place centrale au sevrage : le premier, l'Ancien Testament (où le sevrage est fêté) et le deuxième, le Coran (où il est écrit qu'il n'y aura pas « faute » si le sevrage est une « décision consentie et mutuelle entre le père et la mère de l'enfant »).

En ce qui concerne l'exemple tiré de l'Ancien Testament - on apprend qu'Isaac a été sevré et que son père, Abraham, a fêté ce sevrage – Winter constate que la fête joue ici un rôle essentiel car elle est un événement de socialisation, et donc d'humanisation. Winter remarque que, même si, d'une certaine manière, cette fête a subi des déplacements (par exemple, chez les juifs, on fait un festin au moment de la circoncision), nos sociétés, malheureusement, ne font plus du sevrage un événement : « *il n'y a plus d'endroit, à ma connaissance, où on célèbre tellement la fin d'un certain rapport au corps de la mère d'une façon qui soit socialisée* ». Sa proposition serait de ré-instituer quelque chose de cet ordre. On y reviendra dans la deuxième partie de ce compte rendu.

Troisième point : Par castration « naturelle », il faut entendre que l'éducateur, ici le parent, ne s'y oppose simplement pas : par exemple en ne continuant pas à donner le sein à un bébé qui n'en veut plus. Cela suppose un travail psychique « *qui tient compte du fait que ce n'est jamais l'enfant qui souffre de la castration mais éventuellement la mère et, dans certains, cas le père* ». Selon Winter, l'enfant est absorbé dans la jouissance sexuelle de la mère si la mère ne s'en détourne pas et surtout si elle lui en redemande. Or, « *elle ne peut être dans cette attitude que pour autant que le non du*

père, c'est-à-dire la symbolisation en tant que telle, ne fonctionne pas d'abord pour elle ».

Quatrième point : Qu'est-ce que l'ordre symbolique chez le nourrisson ? A quoi ressemble ce processus d'humanisation chez lui ? La pulsion orale fait que l'inquiétude du nourrisson est essentiellement que le sein tarisse. Or, il ne peut mentaliser ce tarissement que d'une façon : si le sein doit se tarir, c'est parce qu'il suce. Apparaît dès lors un fantasme (inquiétant) : celui de la dévoration, du vampirisme. Or, le sevrage permet justement de séparer le plan du fantasme, où le sujet se vit comme un vampire, du plan de la réalité, où la mère devient un objet réel (car elle cesse d'alimenter son fantasme dans le réel). L'enfant, dès lors, accède au manque, au premier manque de l'objet, processus capital dans l'effort d'humanisation et de symbolisation puisque c'est la première opération où le fantasme se sépare de la réalité.

L'objet perdu, évidemment, est retrouvé plus tard dans le fantasme, dans le langage, permettant l'accès au désir (désir, car le fantasme est désormais séparé de la réalité).

En tant qu'anthropologue, je trouve la suggestion de ré-instaurer une fête du sevrage particulièrement intrigante, et je voudrais donc y revenir brièvement dans cette deuxième partie. Après tout, parler d'une fête du sevrage, c'est parler d'un rite de passage, terrain privilégié, cette fois-ci, de l'anthropologue.

Arnold van Gennep a décrit le rite de passage, dès 1909, comme un rite qui accompagne le mouvement d'un monde vers un autre : cela peut être le passage d'une personne (ou d'un groupe de personnes) d'un lieu à un autre, d'un temps à un autre, ou d'un statut à un autre. Un rite de sevrage relèverait certainement de cette dernière catégorie.

Les rites de passages existent dans toutes cultures humaines (par exemple, les mariages, les funérailles, les anniversaires, etc.). Souvent ces rites accompagnent des transitions difficiles, remplies d'angoisses, de dangers et de tensions. Bien évidemment, de tels rites sont essentiels pour l'individu qui s'y trouve : sa séparation d'une sphère et sa (ré)intégration dans une autre est contrôlée (et en ce sens assurée et rassurante) et symbolisée (un sens est donné à ce passage, à cette souffrance) au sein de la communauté. Mais ces rites sont aussi une manière pour les autres membres de la communauté de participer, d'accepter et de reconnaître ce même changement. C'est cette fonction-là qui semble particulièrement importante ici car, comme Winter l'a dit lui-même : dans le cas du sevrage, ce sont les parents (et surtout la mère) qui peuvent en souffrir, et non pas l'enfant. Une « fête du sevrage » aurait l'avantage d'institutionnaliser le rôle du père et de l'ancrer en quelque sorte dans une pratique publique et sociale.

Mais, concrètement, comment fêterait-t-on le sevrage ? Selon van Gennep, un rite de passage contient trois étapes, chacune accompagnée de ses objets, gestes et mots symboliques : 1) le rite de séparation, qui est souvent caractérisé par une mort symbolique ; 2) le rite de transition, où l'initié n'appartient ni à l'un ni à l'autre monde ; et 3) le rite d'incorporation, souvent caractérisé par une renaissance symbolique, où l'initié est réintégré dans la communauté dans son nouveau rôle. On pourrait donc imaginer un début de cérémonie où la mère enlèverait l'enfant du sein (ou au moins d'un objet qui symboliserait le sein) dans un lieu hautement symbolique comme, par exemple, la chaise où il a été allaité (rite de séparation, donc) ; ensuite, elle le placerait dans un bain (rite de transition) ; et finalement ce serait au père de le prendre pour l'habiller (de préférence dans un costume qui symbolise son nouveau statut) et le présenter au monde (rite d'incorporation). Il faudrait inviter la famille, au moins les proches, car un rite de passage est, par définition, partagé, public.

Bien sûr, il y aurait des familles plus ou moins ouvertes à un tel spectacle. Dans mon cas, je peux facilement imaginer la tête de mes parents et je peux vous assurer qu'elle ne serait pas très belle à voir. Drôle, peut-être, ma tentative d'inventer un rite du sevrage ? Certes, mais je ne le fais pas pour être drôle ni pour nier la proposition de Winter. C'est en fait aussi une façon de souligner que les rites ne s'inventent pas comme ça, de toutes pièces ; s'ils le sont (car cela peut arriver : on a bien inventé des fêtes pour la nation), ils ont néanmoins besoin d'être compris et adoptés par le public.

On en arrive ainsi à une dernière caractéristique du rite du passage : il est aussi un véhicule central par lequel la communauté représente et reproduit ses manières de faire et sa vision du monde. Les anthropologues utilisent depuis bien longtemps les rites comme fenêtre d'observation sur d'autres cultures : avec un peu d'entraînement, on peut y trouver représentées des valeurs, des croyances, des relations, etc. qui, parfois, ne se dévoilent nulle part ailleurs avec la même clarté.

Qu'est-ce que le manque d'un rite du sevrage nous dit sur notre propre société ? Winter répond en partie à cette question au début de son exposé quand il remarque en passant que nos sociétés craignent la séparation d'une manière générale. Et il n'a pas tort. Vu sous cet angle, on pourrait dire que la crainte (ou l'angoisse) du sevrage est liée à nos conceptions de l'individu, du bonheur et de la consommation. Par exemple, dans nos sociétés d'abondance où le bonheur - souvent un bonheur individuel - est, après tout, de consommer ce qui nous fait plaisir, pourquoi va-t-on demander à un enfant de faire autrement ?

D'un autre point de vue, l'existence d'un rite du sevrage impliquerait qu'il y ait au moins deux statuts séparés et distincts par lesquels tout individu passe dans les toutes premières années de sa vie. Et, justement, je crois que ces deux catégories n'existent pas (ou moins) dans nos sociétés : le bébé est vu comme un être humain à part entière dès sa naissance, sinon dès sa conception. Autrefois en Europe, les bébés mouraient souvent avant le sevrage (ce qui est encore le cas dans plusieurs pays du monde). Dans ces contextes, une fête du sevrage marquerait non pas seulement la fin d'une certaine relation avec la mère, mais aussi et avant tout la survie du bébé au terme d'une période dangereuse et cruciale.

L'anthropologue américaine Nancy Scheper-Hughes a écrit un livre intitulé Death Without Weeping : The Violence of Everyday Life in Brazil (University of California Press, 1992) où elle montre que les mères, dans le « Nordeste » du Brésil (où le taux de mortalité infantile est extrêmement élevé), ne définissent pas les nourrissons comme « humains » avant un certain âge (souvent après qu'ils ont fait leurs dents et qu'elles ont l'impression qu'ils vont survivre) et les considèrent comme des « créatures », des « anges » ou des « visiteurs ». Il n'est pas étonnant que le livre de Scheper-Hughes ait été le sujet de controverses aux Etats-Unis, car la suggestion que les bébés puissent ne pas être considérés (et traités, surtout par leurs mères) comme humains à part entière, était justement perçue comme « inhumaine » (et certainement barbare). Toute une série de nos idées et de nos institutions sont fondés sur une catégorisation du bébé qu'on considère maintenant comme naturelle et universelle, mais qui est finalement assez nouvelle dans notre histoire, car le taux de mortalité infantile n'a baissé, au fond, que depuis peu. Ma question pour le psychanalyste serait dès lors la suivante : si, dans nos sociétés, le bébé est représenté en quelque sorte comme déjà « humain » dès sa naissance, que devient, au moins dans nos représentations, le processus « d'humanisation » ?

Quoi qu'il en soit, j'aime bien cette idée d'une fête du sevrage. Peut-être ferai-je un « petit quelque chose » quand mon enfant sera sevré. Un dîner festif, peut-être (rite important dans ce pays), pendant lequel mon mari expliquera à notre fils ce que c'est que d'être un être humain dans ce beau monde qui nous entoure.